

ROBERT PINGET

GRAAL FLIBUSTE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1966 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN 2-7073-0490-5

Un ivrogne est assis à une table, avec devant lui une bouteille. Il a le nez rouge, un chapeau sur la tête et l'œil perdu dans la contemplation des choses. Il se demande pourquoi il est là, il hausse les épaules et fait de temps en temps un geste vague de l'avant-bras.

Le chat pense que son maître est stupide de ne l'avoir pas encore noyé. Il est affreux, il sent mauvais et sa grosse tête le gêne dans tous ses mouvements. Nous sommes bien assortis, pense-t-il, je suis un monstre ridicule et lui un raté, ce qui revient au même.

L'ivrogne se verse un verre et boit. Il lève les yeux et voit le chat perché sur l'étagère. Pourquoi cette étagère, pense l'ivrogne, je n'ai rien à mettre dessus que ce chat. Il fait une boulette avec de la mie et la lance sur l'animal qui la gobe. L'ivrogne croit n'avoir pas lancé la boulette, et en refait une qu'il lance de nouveau. Le chat la regobe et change de place, il s'assied sur le poêle qui est toujours froid. Au moins,

pense le chat, il ne m'atteindra pas là, il est incapable de se retourner.

L'ivrogne se reverse un verre et boit. Il ne voit plus le chat sur l'étagère et se demande ce qu'il est devenu. Il se prend à penser qu'il l'a peut-être avalé avec son vin. Ce sont là raisonnements d'ivrogne. J'ai donc avalé ce chat, se dit-il, me voilà bien seul. A l'évocation de sa solitude, l'ivrogne se met à pleurer.

Le chat pense que le poêle après tout est inconfortable et il retourne sur l'étagère.

L'ivrogne se reverse un verre et boit.

Le chat fait sa toilette par désœuvrement. Sa tête penche, penche, il n'a plus la force de la retenir et il tombe par terre. L'ivrogne l'entend tomber. Il croit que le chat veut le tuer. Le chat s'explique mal un brusque mouvement de l'ivrogne, il croit aussi qu'il veut le tuer. Il saute sur le poêle.

L'ivrogne vomit. Voilà la fin, pense le chat, il me donnera ma soupe tout à l'heure si tout va bien. Mais il y a des soirs où rien ne va, où les pensées et les mouvements sont en cul-de-sac. Je pense que ces sortes de soirs se multiplient à mesure qu'on prend de l'âge et, un beau matin, comme une pendule non remontée, on marque l'heure sans issue du soir précédent, on est mort dans son lit.

Le plafond se met à descendre. Une bataille, pense l'ivrogne, ils sont du côté des blancs, je suis rouge, je suis vaincu d'avance. Arrière ! Les canons sont de

l'autre côté, la mer éteindra le chat, l'ennemi, qu'est-ce qu'il tient dans sa bouche, ma lettre, il va la détruire, il va l'avalé, la seule, viens ici que je t'étrangle, la lettre que j'attendais, les blancs n'y croient plus. Tant d'années, tant d'années avec cette bouteille pour une lettre qui n'est pas arrivée... Marin, dis-moi si cette lettre est parvenue, elle est mouillée, trempée au fond de ta poche, rien au monde à part le chat qui me traque n'a plus d'importance, que cette lettre au fil de l'eau.

L'ivrogne s'endort sur la table et le vin l'emporte au pays des cadavres de lettres. Beaucoup de lettres n'atteignent pas leur destinataire, elles attendent dans les postes, puis l'ange des lettres les assassine. C'est l'ange ennemi de l'amour, l'ange sec aux ailes de papier.

LE TEMPLE

Le Chanchèze est une vallée morne et peuplée de rats. On y accède par une route bordée de tas de pierres. Vers le milieu de la vallée s'élève le temple de Graal Flibuste.

Désolation et puanteur. Les cadavres de rats jonchent le sol, les squelettes de rats croustillent sous le pied. Le temple s'élève au milieu de cette charogne. Il ressemble à un casino. L'architecture baroque de sa façade, le mauvais goût de ses ornements font sourire les gens de ma génération. Il était noble à l'époque. Un fronton où se déroule un énorme boudin qui déborde sur l'architrave, contourne les chapiteaux, remonte jusque sur le toit qu'il couronne d'une sorte de buisson de viscères. Les colonnes sont bizarrement veinées de rouge sur leur partie élevée, noires et grumeleuses comme de la lave éteinte du milieu à la base. Des oiseaux à long bec nichent dans les trous, si bien qu'au

coucher du soleil, lorsqu'ils regagnent leurs nids, les colonnes sont hérissées d'épines comme des tiges d'églantiers. On dit que ces oiseaux se nourrissent de rats. Mais Porphyreus affirme qu'ils ne sont pas carnivores, ils se contentent de tuer les rongeurs. Ils accomplissent de très longs vols du côté des forêts de Grance pour aller chercher leur nourriture ; les mères dégorgeant dans le bec de leurs petits ce qu'elles ont avalé de fruits sauvages et d'écorces.

On remarque que les degrés du temple sont libres de rats ; les oiseaux non plus ne s'y posent jamais. La raison n'en a pas été découverte. Une légende veut que Graal Flibuste, protecteur des banques, ait maudit tout être vivant qui foulerait le sol du sanctuaire.

L'intérieur est décoré de peintures dont le motif de base est une espèce de cacahuète, une figure doublement ovoïde. On est surpris de son élégance, que l'extérieur ne laissait pas prévoir. Le plafond, à damier noir et blanc, imite un jeu d'échecs où chaque pièce est peinte en trompe-l'œil. Un petit autel occupe le centre du temple. D'un poids énorme, il s'est enfoncé dans le sol du tiers environ de sa hauteur.

Une manière de sacristie ou d'isoloir est aménagée à main droite, accotée au mur et clôturée d'une paroi mince. On pénètre en baissant la tête dans ce réduit, réservé jadis aux accessoires du culte. De ces accessoires, il ne reste qu'un lambeau de tapisserie et une truelle qui servait à des plantations symboliques.

La tristesse du lieu a tôt fait de décourager le visiteur ; il lui semble que l'abandon a pris ici une densité inconnue. Il sort sur le parvis. L'odeur du charnier le prend à la gorge.

LA PALMERAIE

Le sultan, lorsqu'il apprit que j'étais dans les parages, me convia. Il résidait au milieu de la plus belle palmeraie du pays, dont on disait qu'elle avait coûté la vie à plus de dix mille hommes lors des travaux d'irrigation ; ces ouvriers avaient péri par le bâton, leur rendement n'ayant pas été, au gré du maître, suffisant.

Je louai une carriole d'une somptuosité vétuste, ornée d'arabesques peintes et de tentures de soie. Le siège crevé laissait s'effiloche son rembourrage de cette espèce de kapok appelé bouri-bouri, graine floconneuse de la plante carnivore stuk.

Je pris place dans la voiture, sur le côté droit du canapé, et priai le cocher de se mettre en route.

Mon cocher avait grande allure. Massif, carré d'épaules, une tête de dieu et de petites oreilles ; la nuque

était admirable, large comme deux mains et pointillée d'acné d'un beau noir. Un chapeau Louis XIII à plume violine qui lui tombait sur l'épaule, une veste de la garde impériale à boutons dépareillés, une chaîne de bedeau sur la poitrine qu'une chemise ouverte révélait velue. Parlerai-je de son nez, il n'en avait pas. Un accident de guerre, boulet de canon ou coup de sabre, l'en avait privé. La bouche était sensuelle, les yeux comme deux truffes dans les rillettes des joues. Il coulait de son regard un flot de malice qui retombait sur la moustache clemenceau et donnait à l'ensemble cet air de diplomate usé par la ribote qu'on voit autour des tapis verts des jeunes démocraties.

Le cheval, d'un gris de tourterelle pisseux, n'était pas à la mesure du maître, mais trottaient allègrement. Nous étions fort secoués. Le cocher se retournait pour m'annoncer chaque nid-de-poule de la route et s'amusait de mon air dolent.

Grandeur du paysage que nous traversons ! La banlieue se clairsème en îlots de cultures maraîchères, le long d'un ruisseau où barbotent les oiseaux-tigres et les cobayes. Le désert vient mourir là, les derniers sables s'y élèvent parfois en tourbillons que mon cocher comparait à des danseuses. Les indigènes désignent familièrement ce phénomène du nom de « pets d'Abraham ». Des collines roses font le lointain sur la droite, plantées de vignes à sucettes et de grands catalpas. On devine, sur la gauche, passé une zone de végétation

maigre, le début des splendeurs désertiques. Devant nous, à quelques lieues, la ligne verte de la palmeraie.

Je demandai à mon cocher si ces cobayes que je voyais par centaines de milliers s'ébattre dans la rivière et sur ses rives vivaient en liberté ou étaient le fruit d'élevages. « L'un et l'autre, me dit-il, ou plutôt on ne distingue plus l'espèce domestique de la brute. Les grands propriétaires ont développé sur leurs domaines le cobaye dit cobo, dont les qualités éminemment sociables attirent toutes les espèces non domestiques qui pullulent dans la région. Le troupeau que vous voyez ne bouge guère d'ici depuis trois ans. A ses débuts, une centaine de cobos des écuries royales. Vous pensez de quel rapport peuvent être ces élevages... »

Mais les oiseaux-tigres captaient mon attention. De couleur fauve rayés de bleu, grands comme des cygnes, ils fouillent la vase du bord, ils se poursuivent dans les ajoncs, ils volètent d'une rive à l'autre en poussant d'horribles rugissements, d'où leur nom. Le vacarme est assourdissant. Ce sont les oiseaux sacrés. Ailes éployées, ils ressemblent à des vampires, mais leurs mœurs sont douces, ils vivent en bonne intelligence avec les cobayes, qui les préservent des parasites. Le premier parasite des oiseaux-tigres est l'araignée dite mange-mange, que la seule odeur du cobaye suffit à éloigner. Un paysan dans un jour de disette tue-t-il un oiseau-tigre, il doit le soir même se purifier dans la